

David Monnier – Psychanalyse du capitalisme
Reader's digest

Prologue

Dans le domaine psychique, il y a trois relations fondamentales. La relation objectale à la mère. La relation agressive au semblable. La relation signifiante au père. Elles donnent consistance à trois positions essentielles : masochiste, paranoïaque et hystérique. Le sujet capitaliste est focalisé sur la deuxième relation, empreinte de jalousie et d'immédiateté. Il est écartelé vis-à-vis des deux autres et vise à dépasser cette disposition malaisée. C'est ce que nous allons déployer.

La consommation de la mère

La consommation est au principe du capitalisme. Il s'organise autour de la consommation et lui imprime sa marque. Or, l'instauration d'un mode de relation à des objets et la focalisation sur icelui atteste qu'on est dans le registre maternel. La caractéristique de la mère est de tout donner ce qu'elle a, voire au-delà, de façon immodérée, sans contrepartie. Elle fonctionne sur le mode anticapitaliste ! Plus exactement, c'est le capitalisme qui est anti-maternel. Il y a un contraste flagrant entre la figure de la mère dévouée et celle du petit enfant capitaliste égoïste, capricieux et ingrat. Le sujet capitaliste se promet contre la fonction maternelle. Pour exister, il doit venir en opposition à la mère sacrificielle. Dans le capitalisme, on ne se sacrifie guère pour les autres, euphémisme ! Au contraire, on essaye de passer avant les autres, me suis-je laissé dire.

Un rejet de la mère pour l'avoir

Le capitaliste tente de rompre avec l'autre maternel. Il veut évacuer cet espace indifférencié, ce magma en fusion informel dont il n'est qu'un parasite. Pour se démarquer de cette impropriété, il commence par ne rien rendre. Pour prendre consistance, il garde tout pour lui. Pour avoir une existence propre, il ne veut pas prêter à confusion. Le sujet sort de l'enfer des bonnes intentions maternelles.

Il s'extrait de cette relation primordiale en tenant les comptes. Il refuse l'acte gratuit. Il paye pour tout ce qu'on lui donne et il fait payer pour tout. Il régule la relation maternelle en la rabaisant au niveau où les bons comptes font les bons amis. Il espère que l'avoir pourra faire barrage à l'être.

Le sujet capitaliste est analogue à un petit enfant, un self made boy. Il a la vanité de croire qu'il peut se débrouiller tout seul dès l'instant où il commence à se tenir debout. Il file droit devant lui dès qu'il sait marcher. Comme s'il fuyait un monde maternel qui l'étouffe ou le gave. Il refuse fièrement toute assistance. Il est vexé si on veut l'aider. L'intention de l'autre ne lui semble pas claire. La protection de l'autre est mal vue. Elle est perçue comme un mode de contrôle oppressant, une façon de le tenir en laisse. Elle comporte selon lui le risque de n'être qu'une tentative de le récupérer.

Faire l'économie du père

Autrement dit, le sujet capitaliste croit qu'il peut se passer du père. L'entreprise capitaliste de l'enfant vise à remplacer la fonction paternelle. Le capitalisme est une construction intellectuelle qui essaye de faire sans, à la fois sans la mère et sans le père. Il croit pouvoir faire le job tout seul. Toutefois, il ne s'en donne pas tout à fait les moyens. Il est davantage fils de Pénia que de Poros. Il privilégie le travail au noir. Comme le petit sujet ne dispose pas d'une fonction paternelle prête à intervenir, il compose sa version personnelle de l'affaire. Il se met en route lui-même pour l'effectuer. Il s'emploie à établir seul les modalités de sa sortie dans le monde, les bases de sa réalité et les principes de son action.

L'objet à prix variable

Dans l'ontologie capitaliste, le sujet ne peut pas se fier à l'objet. L'objet n'est pas fiable. Non seulement de par son avènement, son mode de production qui le rend plus ou moins suspect, intraçable, frauduleux, frelaté, de piètre qualité, ersatz, imitation, contrefaçon. Mais également de par son mode de vente. Le même objet peut avoir des prix différents en fonction du lieu de vente : boutique en ville, vente directe, de la main à la main, du producteur au consommateur, entre particuliers, sites internet. Selon les moments : vente flash, promotion, liquidation, Black Friday. A la tête du client : duty free shop pour les touristes, tva réduite pour les pauvres, carte fidélité, prix de gros, prix d'ami, clients privilégiés (sic). Le prix ne veut rien dire. La seule certitude est que le vendeur y gagne ! L'acheteur n'est jamais sûr qu'il n'eût pas pu trouver le même objet moins cher ailleurs.

Les soldes renvoient au vacillement du sujet. Au moment où il entrevoit que l'objet est un futur déchet, il se voile la face et le rattrape avant sa chute. Le sujet a presque dit non à ce qu'on lui propose mais il finit par céder. Il a presque réussi à se porter pâle mais il rempile dans le capitalisme.

Par exemple, en présence d'un objet soldé à moins 40%, le sujet se persuade de gagner 40% alors qu'en réalité il perd 60%. Il ne gagne rien puisqu'il n'aurait généralement pas acheté cet objet sans la promotion en question. Il n'est pas redevable au vendeur mais lui fait une fleur. Sinon le sujet attend les soldes pour acheter les choses dites de première nécessité, obligatoire, indispensables. Cela efface l'erreur de jugement du vendeur, sinon sa faute professionnelle d'avoir misé sur l'existence de gogos. Les soldes ont cours essentiellement pour des objets invendables, dont personne ne veut réellement. Le sujet finit par croire qu'il a quelque chose à gagner à avoir quelque chose dont il ne veut pas. C'est l'histoire de sa vie. Il gagne sa vie à perdre son temps avec des objets inutiles.

La pauvreté a reculé. Pour mieux sauter ?

Le sujet capitaliste se donne souvent bonne conscience en disant qu'il y a moins de pauvres depuis l'avènement du capitaliste. Comme s'il s'en vantait, comme si c'était une victoire du capitalisme, comme si tel avait été le but du capitalisme ! C'est un cache-misère. C'est l'arbre qui cache la forêt. Cela vient détourner l'attention sur le fait que la richesse avance de façon exponentielle ! Il y a un déséquilibre. Difficile de mettre en balance ceux qui reçoivent des miettes, juste de quoi franchir le cap de la pauvreté et ceux qui s'enrichissent éhontément. Sans même parler de ce que ce sont les riches qui définissent arbitrairement le seuil de pauvreté. Quels sont les critères selon lesquels on est censé raisonnablement ne pas se sentir pauvre ? Mystère. De quoi sommes-nous censés nous contenter psychologiquement ? Cette idée est antinomique avec l'esprit capitaliste. Va-t-il falloir avoir recours à la raison scientifique pour déterminer les ratios des uns et les ratios des autres. En réalité, il ne peut pas y en avoir pour tout le monde ! Tout le monde ne peut être pas gagnant. Nous ne sommes pas à la fête foraine ou à l'école des fans. Il n'y a pas de relation win win ! C'est un leurre.

Dès lors, ne tombons pas dans le piège d'adopter ce raisonnement et d'envisager cette argumentation. Rétorquons simplement qu'il pourrait y avoir moins de pauvres. La pauvreté, ce fléau, n'a pas créé mais pas non plus été enrayée par le capitalisme. Il y aurait peut-être eu moins de pauvres s'il n'avait pas existé, s'il s'était conduit autrement, s'il s'était soucié un tant soit peu des pauvres. Il y a davantage de pauvres que si la richesse était mieux répartie. Pure logique.

Les ravis de la crèche

L'optimisme béat n'est guère tenable longtemps, sauf par des illuminés. Il est curieux que, de tous temps, le capitalisme n'ait eu de cesse de dépêcher des VRP du capitalisme pour faire la tournée des popotes, des bonimenteurs qui s'empressent de prêcher le capitalisme. Le capitalisme est en position bien précaire qu'il faille constamment le louer, en faire la réclame. C'est le mode de

colonisation actif de l'ami intérieur. En la matière, prétendre faire œuvre de pédagogie, c'est prendre le sujet pour un enfant. Cela pourrait sembler aller dans notre sens si cela ne l'infantilisait pas. C'est dénier au sujet la capacité de relativiser, de concilier, de lui-même être en position d'en même temps. Généralement dans la perspective de s'en charger à sa place. Le sujet est pourtant tout à fait à même d'assumer le capitalisme sans être fasciné, sans se voiler la face, sans qu'on lui cache les yeux pour ne pas voir le monstre qui finit toujours par surgir dans le dessin animé de Walt Disney. Il est même salutaire d'être capable de l'appréhender par soi-même. Je rêve d'un élu (sic) qui dirait un jour : « Bien sûr, mon petit, qu'on vend des armes à tous ceux qui souhaitent s'entretuer ! Comment crois-tu qu'on finance nos hôpitaux (et accessoirement ton éducation de gauchiste) ? » Je ne voterais pas forcément pour lui mais ce serait amusant. Un sujet normalement constitué peut concevoir que le capitalisme ait un côté oppressant. C'est le pendant du côté attrayant, l'envers du décor. C'est inhérent au théâtre. Il est quand même assez simple, depuis le temps, de reconnaître que le capitalisme produit à la fois de la jouissance et de la souffrance. Ce n'est pas la mère (sic) à boire !

Un sentiment océanique

Mon éditeur me fait judicieusement remarquer que le capitalisme n'est pas accueilli de la même façon dans toutes les sociétés et qu'il faut peut-être distinguer les sociétés patriarcales et les sociétés dites matriarcales, notamment certaines sociétés d'Afrique ou d'Amérique du Sud. Ce serait certainement à préciser. Il faudrait déterminer les facteurs en fonction desquels le capitalisme trace sa route, à l'instar de la transamazonienne. Les circonstances préalables, les lieux, les moments et les modes de vie interviennent sûrement pour cerner ce qu'il emporte avec lui et ce qu'il laisse plus ou moins indemne ou sur le bas-côté. Tout le monde n'est sans doute pas égal face au capitalisme. Certains sont plus perméables, d'autres plus résistants. Le capitalisme est peut-être inutile lorsqu'on accepte davantage d'être imprégné de la mère plutôt que chercher à s'en défendre. On essaye alors un peu de communiquer avec la mère plutôt qu'appeler au père pour qu'il s'en charge. On a moins besoin de s'en protéger ou moins recours à une instance paternelle extériorisée, à une construction externe. Le mot en lui-même suffit à être une défense contre la chose maternelle. On pourrait évoquer aussi les fonctionnements dits animiques et les divinités un peu floues, flottantes, évanescentes mais je n'y connais strictement rien. Il y a peut-être aussi un biais ethnocentrique à voir les choses ainsi.

En tous cas, le capitalisme a une affinité élective avec les religions monothéistes clairement paternalistes et machistes. C'est d'ailleurs parce qu'elles sont du même ordre qu'elles sont en compétition. N'oublions pas que tous les machos du monde font l'apologie de la mère, seule femme qui ait véritablement de la valeur à leurs yeux, les autres n'étant que des instruments ou des objets, de jouissance ou de consommation. Dans ce cadre, le registre maternel est reporté aux calendes grecques et confiné au paradis. L'îlot de jouissance maternelle est représenté par les îles, vierges, intouchées par la mondialisation, exotisme hors-monde vendu en guise de paradis terrestre. Cela permet au sujet de se couper imaginairement du capitalisme, de faire une trêve et de se ressourcer périodiquement.

Evadez-vous !

Dans cette logique, devient une corvée que de prendre des vacances. Le dieu du commerce est aussi le dieu du tourisme auquel il faut payer tribut. C'est une mission impérieuse. Vacances, j'oublie tout, notamment qu'une évasion n'a de sens que si on s'admet prisonnier. C'est une injonction paradoxale, impossible à mettre en œuvre. On continue de toute façon à obéir.

Les vacances sont une continuation du travail. Toute une industrie compte sur vos efforts. C'est le choix forcé du loisir, le travail forcé du loisir. Le village vacances est une sorte de baignoire où l'on peut passer son temps à regarder la télé-réalité d'enfermement, mise en abîme. On a difficilement le loisir de refuser cette offre. Un bon maître antique se devait de prendre soin de ses esclaves comme de ses biens.

La science complice

C'est grâce à la science que nous avons internet. Là encore, internet divise. Le sujet est partagé. Il y a du pour et du contre. La dialectique est délayée dans le temps. On commence à voir les avantages avant les inconvénients. Evidemment. Si on voyait tout de suite les inconvénients, il y a peu de chances qu'on persiste dans l'espoir de finir par trouver un avantage. En cela, les scientifiques sont des apprentis sorciers, à l'instar de Mickey. Ils jouent avec le feu. Ils n'ont aucune éthique des conséquences. Retenez-moi ou je fais un malheur. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils font, et ce bien avant Oppenheimer et la bombe atomique. Avec une candeur désarmante, ils se dédouanent en rejetant la faute sur l'autre, sur l'utilisateur et non l'outil. C'est ce que j'appelle l'argument NRA. Sauf qu'un psychopathe sans arme sera moins dangereux qu'un psychopathe armé. C'est une croyance naïve en l'humanité, une ignorance radicale de la nature humaine. Mais apparemment, on les aime comme ça, ces scientifiques, voire pour ça. On leur pardonne de ne pas savoir ce qu'ils font. C'est l'occasion de faire intervenir la religion dans le débat de la science sans conscience tel que le pose Rabelais. Effectivement, ce n'est pas leur problème. C'est à nous de les surveiller, au cas où ils mettent les doigts dans la prise ou qu'ils disjonctent, ce qui a donné naissance au mythe du savant fou, à l'instar de Dr Folamour. C'est la raison pour laquelle ces animaux surdoués de raison, qu'on imagine comme d'anciens petits bricoleurs de génie, en appellent à une instance paternelle pour les limiter et, incidemment, à un capitaliste pour les orienter.

VPC

Qu'a fait spécifiquement internet pour le capitalisme ? Il a dématérialisé le vendeur. On a vu que le vendeur est roi. Il ne s'est pas évaporé mais il est devenu omniprésent dans l'Ether qu'est internet. Il vient à domicile, comme un VRP et, de surcroît, il s'incruste au salon, dans l'ordinateur. Il est à demeure. Internet est une fenêtre sur le monde, certes, mais d'abord une vitrine de magasin. Le sujet peut désormais acheter au quatre coins du monde, 24/7. La question du travail du dimanche est caduque, du moins à la traîne. Internet est une arme de destruction massive du lien social, à commencer par l'échange commercial. Il essaye de le rentabiliser scientifiquement.

Internet est le nouveau catalogue de La Redoute ou de la Camif, cette bible de l'Éducation Nationale. Il a économisé des tonnes de papier et ralenti la déforestation, mine de rien. Hommage aux Trois Suisses, ces soldats inconnus de la guerre commerciale. Elle ne peut se dérouler qu'en terrain neutre, une fois les tensions apaisées. Quoiqu'à l'occasion, ces catalogues avivaient celles des enfants pendant qu'ils excitaient la convoitise des parents. Ils ne se vendaient pas sous le manteau mais étaient sur le trône pour accomplir une mission d'éveil à la sexualité. Ils ont formé des bataillons de fétichistes, exactement ce qu'on retrouve avec internet.

Pseudopode

Internet n'est pas en train de détruire les centres-villes mais les centres commerciaux. Les centres-villes étaient déjà en voie de disparition depuis l'arrivée des grandes surfaces durant les trente glorieuses, ce dont témoignent entre autres les Charlots dans *Le grand bazar*. L'humain se trompe systématiquement sur ce qui constitue son centre, cf. Copernic, Darwin et Freud. Les centres commerciaux n'ont pratiquement plus lieu d'être. Ils sont en passe d'être remplacés par la livraison à domicile. Vision cauchemardesque que j'espère fautive, comme souvent les prévisions scientifiques. A la place de l'église, l'habitat va bientôt s'organiser autour d'énormes entrepôts d'où sortiront des milliers de ces petits hélicoptères que sont les drones, nos nouveaux coléoptères suite à l'extinction des insectes. Ils seront chargés de « distribuer » la manne céleste, retour de l'image régressive de la mère nourricière, sorte de reine des abeilles dont la communication avec ses ouvrières fascine certains humains.

Ces points de ravitaillement portuaires, probablement construits sur le littoral, seront des répliques du fournisseur officiel du monde que sera devenu sans doute l'Empire du Milieu. Car il est impérieux de rationaliser le transport dès lors que le coût de l'énergie devient l'enjeu de l'existence même de relations commerciales et autres, tandis que celui de l'objet devient insignifiant. Par exemple, j'ai acheté une souris (pas l'animal) trois centimes et j'ai payé vingt euros de frais de transport. Et encore, le navire n'a pas été affrété que pour moi !

La révolution, acte zéro, acte manqué

De façon générale, le monde politique se croit sorti de la cuisse de Jupiter. Il s'en laisse convaincre, largement relayé par les médias. Il ne fait pas grand chose pour démentir cette propension du peuple à instituer une élite. Le nouveau monde a rendu transparent que nous raisonnons encore comme sous l'ancien régime, en termes de baronnies, de fiefs électoraux, sans parler du droit de cuissage. Il n'y a évidemment plus, à notre époque, un duc de Bretagne qui aurait finalement daigné suivre la voix du bas peuple et délégué provisoirement, après s'être aperçu qu'il est difficile de revenir sur « ses terres », dans sa basse-cour pendant qu'il est à la cour. Tout se passe comme si le peuple français regrettait ses paroles et son geste parricide. Il réplique le traumatisme afin de s'y accoutumer et en atténuer progressivement les secousses. Se rejoue en actes innombrables la suite de la tragédie œdipienne. Il s'agit de ressusciter le père mort, de restaurer la monarchie, de fabriquer des figures tutélaires qui tiendraient compte du sujet non sans lui rendre des comptes.

Car le sujet est effaré de se retrouver encore bien seul face à la mère. Il est désormais en proie à un capitalisme d'état. La fonction de l'état est dévoyée. Le pouvoir se réduit à entreprendre librement, pour ne pas dire en toute impunité puisque seul l'abus de pouvoir donne la mesure du pouvoir. La vie sociale est reléguée à la gestion du personnel. L'impôt devient un investissement, une opération boursière forcée dont on attend de récupérer à plus ou moins long terme les bénéfices sur le dos d'autres. La dette publique a tout l'air d'un système pyramidal dont les générations à venir seront le dindon de la farce.

Dieu, le père supérieur de la mère

Cette attitude protestante contre les intermédiaires nous semble inspirée du protestantisme. Si l'éthique capitaliste ne supporte pas le tiers, la loi, c'est qu'elle préfère les rapports de force, la relation duelle. Le sujet est face à son Boss qui s'adresse directement à lui, comme il est seul dans sa relation à dieu. A part Jésus, il ne reconnaît pas d'intercesseur, les saints, les prêtres, le clergé, au sens d'une hiérarchie. Il ne reconnaît pas d'autorité terrestre telle que le Pape et il refuse la tradition. Les intermédiaires feraient double emploi car dieu est déjà lui-même l'intermédiaire entre les hommes. C'est par l'entremise de dieu et sur son injonction que le sujet aime son prochain, du moins se compromet avec lui afin de parvenir à un accord pacifique.

Dès lors, la seule relation gratuite relève de la foi. Elle n'existe pas dans ce bas-monde. Il n'y en a qu'un à faire cela. Dieu offre gratuitement son amour. Tout le reste est payant. Stratégie digne d'un publicitaire. Dieu marche sur les plates-bandes de la mère. Il reprend à son compte la gratuité maternelle pour en proposer une version remaniée. Car ce qui angoisse fondamentalement le petit enfant dans la gratuité, c'est qu'elle ouvre la question : que me veut l'autre ? Si ce n'est pour l'argent, réponse capitaliste, pourquoi fait-il tout cela ? La solution capitaliste comme la solution religieuse suturent l'angoisse existentielle corollaire du registre de la gratuité. N'oublions pas qu'on donne la mort en même temps qu'on donne la vie de sorte que l'angoisse de la mort n'est qu'un reflet de l'angoisse de la vie. Quel est le désir actuel de l'Autre à mon égard ? Cela va de pair avec : quel était le désir de l'Autre à l'origine ? Est-ce que ma naissance était un acte gratuit ? Pourquoi m'a-t-il fait ? En a-t-il eu pour son argent ?

En réalité, dieu conteste la virginité maternelle, la pureté de ses sentiments, son absence d'intention à l'égard de l'enfant. Toutefois, il dit : qu'à cela ne tienne. Le baptême coupe l'enfant de ces considérations terrestres, des éventuelles justifications et autres raisons de l'emprise et

l’empreinte maternelles. Il fait table rase du passé, à peine commencé mais déjà bien présent. La Vierge présentifie cet idéal maternel de n’y être pour rien. La maternité lui tombe dessus par hasard, sans préméditation, sans avoir fait quoi que ce soit, sans avoir travaillé pour cela, sans l’avoir mérité ! D’où la sacro-sainte figure de la fille-mère, de la mère porteuse, de la mère célibataire séduite et abandonnée, de la veuve et l’orphelin. Et dieu n’en reste pas là. Il endosse la responsabilité paternelle défaillante. Il épure et prend sur lui les attentes vis-à-vis de l’enfant. C’est l’opération princeps du saint esprit, de transformation de la jouissance en sens. Il donne un sens à la vie du sujet, en échange de son obéis-sens (sic). C’est l’entourloupe de cette pseudo-gratuité.

De l’insatisfaction au désir et retour

Dans ce registre économique, où le sujet est foncièrement un insatisfait, la solution capitaliste est de passer frénétiquement de l’insatisfaction au désir et vice-versa. On a vu que le simple fait d’avoir l’objet le dévalue quasi instantanément. Trivialement, lorsqu’on a quelque chose, on n’en veut plus. Lorsque le sujet considère quelque chose acquis, il s’en désintéresse. Avoir fait perdre de la valeur à l’objet. Le capitalisme propose des objets quasiment sans valeur d’usage ou qui procurent des satisfactions en toc. Le sujet n’est pas dupe. Il sait que la satisfaction ne dure pas, qu’elle s’affadit, décline et périlite. L’obtention d’un nouvel objet aura peu ou prou le même effet que le précédent. Passer au désir permet de voiler l’insatisfaction. Le sujet dédaigne l’objet à la provenance douteuse et la destination suspecte. Dès lors, il s’emploie essentiellement à désirer, à en rester au désir. Dès qu’on a, on perd le désir. On doit trouver un autre désir. Comme le sujet ne se fie pas à son propre désir, il se cale sur le désir d’un autre. Moins on a confiance en soi, plus on donne consistance à l’autre. Le désir n’est toutefois que l’intermédiaire entre deux insatisfactions.

Ainsi que je l’ai exposé ailleurs, le capitalisme est une façon de masquer la dépression. L’Organisation Mondiale de la Santé estime qu’il y a trois cent millions de déprimés dans le monde (capitaliste) dont soixante-cinq millions aux Etats-Unis. Le capitalisme se fonde sur une Grande Dépression généralisée. Il exploite le fait que le sujet ne parvient pas à s’en tenir à un plaisir et qu’il est obligé de changer de satisfaction. Le capitalisme fait fortune sur le dos de sujets qui semblent quasiment travailler à ne prendre aucun goût à la vie. Il appelle cette démobilisation générale à relever le désir. Le discours d’investiture de Kennedy le 20 janvier 1961 est manifestement adressé à des déprimés. Typiquement, le capitalisme ne demande pas au sujet quoi faire pour lui. Il lui dit ce qu’il peut faire : acheter ! Il peut espérer s’en sortir ainsi. Le capitalisme légitime l’inhibition de la pensée au profit de l’acte. Il ne faut surtout pas que le sujet réfléchisse à sa condition. Il faut qu’il agisse, qu’il s’active, qu’il effectue un acte, de préférence d’achat. Le capitalisme commence par vendre du rêve de dépendance puis, à l’occasion, il fait payer la cure de désintoxication. Il gagne sur les deux tableaux.

L’homme débordé

Le capitalisme a mis au point la race des hommes pressés, stressés. Le sujet capitaliste est un bourreau de travail. Le travail est son bourreau. La démarche consumériste amène le sujet à se consumer par les deux bouts, à être toujours sur le fil du burn-out. C’est le summum du darwinisme où seuls les plus acharnés survivent.

Dans le régime capitaliste, on ne peut être qu’excessif. Versant de ce que la fonction paternelle n’a pas cours. Le sujet est incapable de dire non. Car cela convoque le registre de la perte et représente un manque à gagner. Il ne peut répondre à la demande de l’autre que par le silence ou la fuite.

Le capitaliste court à la recherche du temps perdu. Il perd son temps à essayer d’en gagner. Erreur de raisonnement flagrante. Le sujet ne vit pas l’instant présent ni ne profite du moment. Il aspire à passer à l’étape suivante.

Gestion du patrimoine

De là, l'idée que le monde est à tout le monde, corollaire de la naissance de la jalousie. Le sujet a le droit d'avoir autant que l'autre, avec l'ambiguïté de cette formulation. Il a autant le droit que l'autre. Il a le droit d'avoir autant. Il a le droit à tout ce que l'autre a.

Ce principe *Mi casa es tu casa* (et réciproquement) introduit des tensions. Il n'a rien d'acquis et est toujours remis en question, à commencer par le droit de passage des uns chez les autres. Il a fallu se battre pour établir des eaux internationales ou la neutralité de l'Antarctique. « Qui est responsable de l'air ? » ne cesse de se poser, depuis le fog londonien jusqu'aux usines à charbon d'Asie en passant par Tchernobyl. Demander « A qui appartiennent l'eau et le sable ? » avant de se servir est la moindre des politesses. « Qui gère la planète ? », en l'absence de son propriétaire, est sur toutes les lèvres.

Là encore, le capitalisme n'est pas un existentialisme mais un nihilisme. Rien de ce qui existe ne doit être à personne, c'est-à-dire à tout le monde. Le sujet refuse l'impropriété comme il rejette la gratuité. Il ne supporte pas que ce soit à personne parce qu'il sait d'avance que si ce n'est lui, ce sera donc son frère qui le détériorera. Pour limiter cela, éviter que cela parte à vau-l'eau, la solution est d'en faire un avoir. Pour être sûr qu'il y aura un sujet à bien s'en occuper. C'est le principe de la privatisation du public.

Alors, le sujet tente de convertir l'être en avoir. Sitôt quelque chose découvert, le sujet se précipite pour en faire un avoir, à commencer par l'Amérique. Cela continue avec l'Espace. On peut désormais acheter une planète. C'est le symbole du capitalisme. Peut-être nous-mêmes ne nous appartenons déjà plus !

La chute de la maison Usher

Au moment où son adversaire primitif, le communisme, s'est effondré, le capitalisme a réalisé, médusé, que cela pourrait lui arriver aussi. C'est devenu une évidence lors de la chute du mur de Berlin. On a assisté en direct à la naissance de nourrissons avides de capitalisme, à une montée d'allégresse de sujets buvant du petit lait. Plus dure fût la chute. Ils sont vite redescendus sur Terre. Ils se sont pris de front russe le capitalisme et se sont coltinés l'angoisse de la traversée du désert, du *no man's land* de la loi du plus fort animal qui s'ensuivit.

Comme quoi, il faut avoir le triomphe modeste ! Le capitalisme devrait apprendre qu'un gain s'accompagne nécessairement d'une perte. On sait ce qu'on gagne mais on ne sait pas ce qu'on perd. On ne sait pas les conséquences d'avoir gagné. On ne sait pas ce qui va se passer ensuite. On ne sait pas où échouent ceux qui ont du succès. On ne sait pas ce qui succède à ce qui échoit. D'ailleurs, le terme d'anticapitaliste primaire est inconvenant. Il faut inverser la logique. Le capitalisme est un anti-communiste primaire. Au même titre qu'il s'oppose à l'instance maternelle. La référence initiale est celle du communisme, au sens d'un principe de mise en commun. On peut en retracer l'inspiration au moins dès le siècle des lumières et de la science moderne. Cela date au minimum de la révolution française. Sous cet angle, c'est le capitalisme qui est secondaire. Là encore, ce petit parasite, comme l'enfant, risque de s'épuiser s'il ne peut pas puiser un adversaire à la source maternelle, s'il ne trouve pas un meilleur ennemi. C'est facile à comprendre, non ?

La pénibilité du travail

Que le travail soit réservé à une nouvelle élite va de pair avec la reconnaissance de ce qu'il puisse être pénible. Ce n'est pas un paradoxe. Cette façon d'appréhender le travail touche tous les secteurs d'activités. Cela concerne tous les travailleurs dès lors qu'ils ne sont plus n'importe qui. Ils ont le droit à un certain confort puisqu'ils font partie de ce cercle fermé. Cela marque le décalage d'avec l'époque précédente. Naguère, on aurait considéré que le travail est pénible pour tout le monde, presque que cela lui est inhérent. La question ne se serait pas posée de

particulariser tel métier par sa pénibilité, au risque de le stigmatiser. Ces travailleurs auraient été licenciés et remplacé par d'autres jusqu'à ce qu'ils se plaignent à leur tour des conditions de travail.

La reconnaissance de la pénibilité récompense l'efficacité du travailleur qu'on veut désormais conserver. Plus largement, cet enjeu ouvre la question du sens du travail. Il y a des sujets payés beaucoup pour faire ce qu'ils aiment. Il y a des sujets payés peu pour faire ce qu'ils n'aiment guère. Si le travail avait un sens psychique, cela devrait être le contraire. Au lieu de cela, utopique, les systèmes éducatifs entretiennent peu ou prou la loi du plus fort, de celui qui a le plus de moyens intellectuels ou financiers.

L'écologie : le capitalisme 3.0

Il ne peut pas y avoir un capitalisme qui suivrait à la lettre des préceptes écologiques. Au sens d'un new deal, de nouvelles règles de conduite, d'une charte éthique, d'un comité de surveillance d'entreprise. Le sujet ne peut pas se limiter lui-même à faire semblant de jouer le jeu de dépérir, sauf pour mieux pratiquer des semblants de transgression. Certes, si on consommait moins, il y aurait moins besoin d'écologie et d'écologistes, ce qui est déjà ça. Je plaisante, bien sûr. Simple retour à l'envoyeur de l'idéal écologique qui semble être la disparition de cette répugnante et nuisible espèce humaine. L'écologie ne devrait pas être une sorte de supplément d'âme détachable mais être une seconde nature à l'humain, incorporée dans toute éthique. Cela ne suffirait toutefois pas à résoudre pas le problème structurel. Il peut y avoir un capitalisme écologique mais cela reste du capitalisme. Car l'écologie n'est qu'une variante du capitalisme. Cette doctrine vient dans son prolongement. Le capitalisme produit l'écologie. Elle n'existe que pour des gens empreints de la logique capitaliste. Elle n'a pas d'existence propre mais seulement réactionnelle au capitalisme. Ce n'est pas une idéologie autonome mais un simple additif. C'est une façon de réagir à la puissance seconde.

L'écologie correspond à la deuxième réforme du capitalisme, d'inspiration luthérienne. La première réforme du capitalisme fût le marxisme. Il se focalisait sur le premier cercle autour du vendeur, le producteur et le consommateur. Il visait à faire pencher les choses vers le producteur, à rééquilibrer la balance en sa faveur plutôt que celle du consommateur. Désormais, le capitalisme écologique est contraint d'élargir la problématique au second cercle, le matériau et son destin de rebut. Elle valorise l'objet travaillé plutôt que le sujet travailleur sous ses deux faces, l'employé et le patron. Elle met l'accent sur le rapport du matériau au produit. C'est une réforme obnubilée par la perte, le déchet. Elle vise à rentabiliser l'opération de transformation du matériau brut.

Le hippie, summum du capitalisme

L'écologie n'est pas seulement réactionnelle et résistante. Elle est aussi réactionnaire, par certains aspects, du fait même de prôner un retour à un état antérieur, en l'occurrence à l'état de nature. Projet ridicule au moins pour deux objections contradictoires. 1 Il faudrait qu'on l'ait quitté. 2 Il vaut mieux ne pas y retourner. L'humain a toujours combattu la nature, foncièrement hostile, son pire ennemi ! Hélas, le sujet n'est qu'un parasite. Il est forcé de laisser en vie son hôte.

L'écologie a d'abord été de droite avant d'être de gauche. Qu'elle n'ait jamais su sur quel pied danser réitère qu'elle est ni de droite, ni de gauche mais simplement capitaliste. On retrouve là la division du sujet vis-à-vis de la mère. Est-ce que le registre maternel est de droite ou de gauche ? Question inepte.

Contre toute attente, bousculant nos propres repères, le hippie s'avère participer à l'évolution du capitalisme. Le hippie est un pur produit du capitalisme. C'est même un enfant gâté du capitalisme. Il ne le contestait finalement pas tant qu'il voulait davantage en profiter. Il était en avance sur son temps, venu trop tôt mais pas sans descendance. Son désir a précédé et dirigé la génération actuelle d'hipsters, bobos, babas cools and C°. Cette dernière a réalisé, par procuration, pour ne pas dire par contumace, son rêve de bien être, de voyage, d'exotisme de pacotille, etc.

Dans l'après-coup, leur hymne était : faites l'amour de la consommation, pas la guerre économique ! Les idéaux ne font qu'enjoliver un fonctionnement psychique. Les hippies voulaient qu'on leur foute la paix. Ils s'opposaient à la guerre du Vietnam parfois sans savoir le situer sur une carte. Ils s'opposaient surtout à partir faire la guerre au Vietnam, à quitter leur petit confort. Give peace a chance to make business, à la place de celui de la guerre. Du moins il y a conjonction d'intérêts. Les malheurs du monde n'entravent pas totalement la volonté de jouir. Dès lors, soit on considère avec nostalgie que les hippies ont raté leur coup. Soit on envisage avec effroi qu'ils ont réussi à transformer la société subrepticement, en douce. Ils voulaient un capitalisme sans paternalisme, sans autorité visible. On s'interdit d'inter-dire. Retour de bâton : ils ont mis en place la tyrannie du surmoi et les minorités visibles ! Pas sûr que le sujet gagne à substituer la pression sociale à la pression parentale. Corollairement, les woodstockiens, ces témoins du soul sacrifice, de ce meurtre d'âme, voulaient un capitalisme plus spirituel, un capitalisme quasi religieux. Ils ont révélé l'affinité du capitalisme à une religion. Ils ont mis en évidence cet enjeu implicite au capitalisme. Les gourous et les paradis artificiels se sont généralisés. Les tontons flingueurs se sont reconvertis en pépés jouisseurs. Les petits retraités qui vous exaspèrent parfois de ne penser qu'à eux sont bien les baby boomers qui s'éclataient en boum, écoutaient Grateful Dead et prenaient de l'acide ! Il est structurel d'en vouloir à la g-g-g-génération précédente. C'était leur façon d'être reconnaissant envers la mort, d'assumer les dérives de cette aspiration au voyage initiatique sur la route de Kerouac à Katmandou, en passant par l'Île-aux-Moines. Flash prémonitoire de leur ego-trip, de se retirer après avoir fait leurs vœux d'irresponsabilité, de tout laisser tomber ou de faire parler la poudre. Cela laisse entrevoir le niveau d'acidité et de lucidité. Ce mot d'esprit involontaire a forcément laissé des traces dans les débats et les ébats, pour ne pas dire des séquelles.

New Paradise

Finalement, il risque d'y avoir un retour de la nature et non pas un retour à la nature, nuance. Le sujet rejette le manque mais il revient de l'extérieur. Notre planète vient à manquer. Par sursaut d'orgueil, le sujet semble vouloir faire en sorte qu'elle vienne à manquer de nous. En réalité, nous ne serions pas une grande perte pour elle. Elle aurait vite fait de nous réabsorber. Nous redeviendrons poussière assez rapidement comme toutes les civilisations disparues sans laisser de trace. Elle se passerait très bien de nous. L'inverse est à voir.

La logique capitaliste amène à envisager cette hypothèse. Comme le sujet se manque à lui-même, il est à la recherche d'un père qui pourrait enfin le dépêtrer de sa mère. La fonction paternelle est d'autant plus flagrante lorsqu'elle est carente. Le père n'est pas tant là pour profiter de la mère et se débarrasser de l'enfant que rassurer ce petit écolo aux prises avec un réel insoutenable, tamponner l'angoisse du sujet désemparé, le remobiliser et lui indiquer une façon de se frayer un chemin dans l'existence. Pour le capitalisme, la solution finale se dessine de lever le camp et de partir dans l'Espace. C'est sa nouvelle aire de Je, l'espace où sa subjectivité pourrait poindre. Il se destine à cet enjeu d'opérer une transition, de quitter sa terre nourricière exploitée jusqu'à la corde, de fuir mère nature, cette naturalité, cette bestialité qui finit toujours par le rattraper. Depuis le temps que le sujet, incapable de se contenter de croire la parole de la mère, tend l'oreille, lève les yeux au ciel, attend les signes, est à la recherche d'un père tangible !